

**“Le rêve brisé - Histoire de l'échec du processus de paix au Proche Orient 1995-2002”**. Ouvrage brillant, précis, objectif, bien écrit, Charles Enderlin est le correspondant permanent de France 2 à Jérusalem depuis 1981. Son dernier livre retrace, pas à pas, jour après jour, heure après heure, de façon chronologique, l'état des négociations de paix israélo-palestiniennes de l'assassinat de Rabin, qui marque le début de la fin du processus de paix, à l'élection de Sharon, qui marqua l'arrêt définitif des négociations de paix. Les dialogues des négociations de Wye Plantation, Wye River, Stockholm, Sharm el Sheikh et surtout Camp David sont présentées de façon méticuleuse, au mot prêt des différents protagonistes: la “peace team” américaine, dirigée par Bill Clinton, Madeleine Albright et Dennis Ross, le côté israélien, Netanyahou ou Ehud Barak et la partie palestinienne, représentée par Arafat. Il devient rapidement évident en lisant ce livre que malgré la recherche d'objectivité évidente d'Enderlin, celui-ci est clairement de gauche israélienne, il est définitivement pour la paix. Mais pour un juif israélien pur et dur, peut-on lui en tendre rigueur ?

Je passerai rapidement sur les périodes Perez et Netanyahou pour me concentrer sur Camp David. Quelques mots pour dire que le processus de paix n'avait jamais été aussi avancé que la veille de l'assassinat de Rabin. Malheureusement, une importante frange de la population israélienne ne semblait pas approuver les “concessions” que le couple Rabin/Perez étaient prêts à offrir aux palestiniens en échange de la paix. La deuxième étape de la descente aux enfers des négociations de paix, ou plus précisément des accords d'Oslo, ont eu lieu lorsque Perez a perdu les élections en faveur de Netanyahou, à 49.8/49.9 % de voix. Perez était prêt à continuer sur la voie de son prédécesseur, il était prêt à faire la paix, malgré le nombre croissant d'israélien qui estimaient que les concessions étaient trop importantes et portaient atteintes à la sécurité d'Israël. Perez a fait une erreur en déclenchant l'opération “raisins de la colère” au Liban pour lutter contre des incursions d'Hezbollah sur le territoire israélien. A l'approche des élections législatives, Perez avait besoin de renforcer sa position, de montrer qu'il ne jouait pas sur la sécurité Israël, qu'il était fort. Il a donc ordonné le déclenchement de l'opération “raisins de la colère” qui s'est mal tournée et qui a fini par un nombre important de victimes libanaises. Perez a donc automatiquement perdu le soutien des électeurs arabes-israéliens qui lui ont fait défaut lors de l'élection. Voici, entre parenthèse, une limite de la démocratie, Perez a fait un mauvais choix pour la paix, et donc pour l'intérêt collectif, en déclenchant cette opération, opération qui, pour des raisons politiques, lui coûta l'élection, lui coûta la paix.

L'époque Netanyahou marque un frein aux négociations de paix, même si les discussions continuent et ne ce sont d'ailleurs jamais interrompues un seul instant jusqu'à l'élection de Sharon. Sous Netanyahou, la confiance entre israéliens et palestiniens diminuent, les colonies progressent, Netanyahou se montrent particulièrement dur et intransigeant pendant toutes les négociations qui avancent à pas de tortue, doucement, mais certainement pas sûrement.

Barak. Ehud Barak. Travailleur. Un des rares leaders israéliens à avoir réellement essayé d'aller jusqu'au bout au nom de la paix. Il est vrai que les propositions israéliennes aux palestiniens pendant la période Barak sont allées extrêmement loin. Début 2000, un des

grands projets de Barak est de faire la paix avec la Syrie. Sa stratégie est que, une fois la paix signée avec la Syrie, il sera plus facile de s'attaquer au problème palestinien. Bonne idée a priori mais les Palestiniens se demandent rapidement pourquoi Barak ne s'intéressent pas à eux. La confiance commence à descendre. Les négociations entre Barak et Afez el Assad ont été extrêmement loin, Barak allant jusqu'à proposer de rendre la totalité du plateau du Golan en échange de la paix! Assad était aussi prêt à signer lorsque Barak s'est aperçu que sa coalition gouvernementale ne le suivait pas et que ses propositions étaient donc caduques. Assad n'y comprenait plus rien, que veut vraiment Barak ? A la mort d'Assad vers l'été 2000, les négociations israélo-syriennes ont été définitivement enterrées. Barak a donc voulu s'attaquer au problème palestinien et à commencer à faire pression sur Arafat et Clinton pour organiser un round de négociation le plus vite possible pour aboutir à une solution globale et définitive. Pourquoi était-il si pressé ? D'une part parce que sa coalition gouvernementale s'effritait, il sentait qu'il perdrait de plus en plus d'appui et de soutien et qu'il fallait agir vite, de peur de ne rapidement plus avoir les moyens de négocier comme il l'entendait. D'autre part, les élections américaines allaient avoir lieu à l'autonome, et pour des raisons politiques, Clinton, pour avoir au maximum les mains libres pour superviser les négociations et peser de tout son poids en tant que président des Etats-Unis, devait précipiter au plus vite la tenu des négociations israélo-palestiniennes. Selon Arafat, il était trop tôt, les divergences étaient beaucoup trop importantes sur de nombreux sujets, on allait droit à l'échec. Bien vu Yasser! Selon lui, des négociations préliminaires poussées devaient avoir lieu avant de se lancer dans un règlement final. Mais Barak et Clinton ont insisté et l'ont poussé à accepter un calendrier serré: réunir toutes les parties pour une durée de 15 jours à Camp David, la résidence d'été du Président des Etats-Unis dans le Maryland. Arafat a pris le soin de demander à Clinton la promesse qu'en cas d'échec des négociations, la responsabilité ne sera pas portée sur lui. Sage exigence que Clinton promet, promesse qui sera loin d'être tenue et qui sera une des causes de l'élection de Sharon et de la situation actuelle.

Camp David. Juillet 2001. Toutes les équipes sont là, réunis sous un même toit, 24 heures sur 24, sous la houlette de Clinton et de sa peace team. Aucun journaliste, aucun micro, aucune caméra, les négociateurs sont seuls avec un unique objectif: arriver à un accord définitif de paix. Avant le début des négociations, les Israéliens ont prévu un plan de reconquête des territoires palestiniens en cas d'échec des négociations. De leur coté, les Palestiniens, envisageant une reconquête des territoires, se sont persuadés que les Israéliens n'ont aucun projet réel de faire la paix, ils se préparent alors à réagir, les jeunes sont envoyés pour l'été en entraînement militaire. Les Israéliens, voyant les Palestiniens s'armer et se préparer à se battre, sont à leur tour persuadés que les Palestiniens n'envisagent aucunement la paix. Le cercle vicieux est à son comble. La confiance est au plus bas. D'autant plus que pendant l'intégralité des négociations de Camp David, Barak ignorera Arafat à chaque instant, aucun échange, que ce soit de paroles ou de regard, n'aura lieu entre les deux leaders. Arafat en est resté perplexé à plusieurs reprises. La confiance d'Arafat est faible. De son coté, Barak comprend bien qu'il ne dispose que d'un très faible soutien en Israël Son projet, d'ailleurs est d'arriver à un accord qui sera ensuite soumis à la population israélienne par référendum, ce qui devrait lui permettre de "court-circuiter" la Knesset.

Camp David, donc, où l'on discute, par petits groupes, les différents sujets sensibles qui doivent être résolus: la question des réfugiés, les territoires, Jérusalem, la sécurité d'Israël, l'espace aérien, etc. La philosophie des négociations est d'arriver à un accord global, "tout ou rien". Dommage, car la majorité des problèmes ont quasiment été résolus, il aurait certainement été plus malin de résoudre les problèmes un par un, de considérer les problèmes résolus comme des acquis, que de considérer les négociations comme un échec à partir du moment où un seul problème n'a pas été résolu. Bref, Clinton, de sa part, a une technique de négociation très classique, mais absolument objectif et impartial a priori. Clinton a généralement toujours brillé dans sa participation aux négociations, sa volonté d'aboutir à des accords de paix étant toujours inébranlable, il a toujours manifesté de l'amitié et de la compréhension invariablement envers Barak et Arafat. Jusqu'à un certain point. Sa stratégie: partir des positions de bases des deux parties, et les obliger à avancer chacun leur tour jusqu'à un compromis. Logique et impartial, certainement, peut être même trop. Prenons l'exemple de Jérusalem. Position initiale des palestiniens: Jérusalem Est, capitale de la Palestine. Position initiale des israéliens: Jérusalem, capitale indivisible de l'Etat Hébreux. Selon Clinton, ce sont là les positions de base des deux parties sur lesquelles il faut travailler. La différence étant que les Israéliens, eux, ont la possibilité de négocier en offrant aux palestiniens une certaine autonomie sur certains quartiers de Jérusalem Est. Les Palestiniens, eux, ont du mal à négocier quoi que ce soit, Jérusalem Est capitale de la Palestine, oui ou non, il n'y a pas vraiment d'option intermédiaire. Les Israéliens ont donc avancé dans leurs propositions, les Palestiniens sont quant à eux restés sur leurs positions. C'est comme ça qu'à partir de deux positions initialement déséquilibrées, une stratégie de négociation visant l'équilibre des concessions des deux parties à échoué. Néanmoins, au bout du compte, il n'est pas impossible qu'une solution aurait pu être trouvée. Le problème le plus ultime, le plus difficile à résoudre, le problème qui touchait droit au cœur l'ensemble des parties négociatrices: la souveraineté sur le Mont du Temple/Haram el Sharif. Selon les Israéliens, le Mont du Temple, situé dans la vieille ville de Jérusalem, est le plus important lieu saint du judaïsme. Même si le dit temple a été détruit il y a plusieurs millénaires, le Mont du Temple doit être placé sous souveraineté juive. De leur côté, le Haram el Sharif (ou Esplanade des Mosquées) est le troisième lieu saint de l'Islam, seule option donc: souveraineté arabe. Le problème est sans issue: les musulmans (et pas seulement les Palestiniens, la souveraineté de l'esplanade des mosquées touchent tous les musulmans du monde, et en particulier les Arabes musulmans) ne reconnaissent pas ce lieu comme un lieu saint du judaïsme ("rien ne prouve a priori qu'il y a eu jadis un temple à cet endroit, les fouilles archéologiques n'ont rien donné") ; de leur côté les Israéliens sont intransigeants, il n'y a pas de discussion possible, le Mont du Temple ne peut qu'être placé sous souveraineté israélienne. Des centaines d'heures de négociations ont porté sur ce point, des solutions extrêmement originales ont été imaginées. Par exemple, Kofi Annan a proposé que Israël exerce sa souveraineté sur les sous-sols du Mont du Temple, les Palestiniens gardant la souveraineté sur la surface! Echec total. Les deux parties ont toujours été d'une dureté et d'une intransigeance folle sur toutes les questions, avançant pas à pas, ou pas du tout. De son côté Barak ne dispose plus d'aucun soutien en Israël, on l'accuse de trahison, Sharon gagne des voix, il sent bien que quoi qu'il arrive, il devra affronter son impopularité.

Par ailleurs, le déséquilibre des forces entre les Israéliens et les Palestiniens pendant les négociations se font de plus en plus sentir. Les Palestiniens ne sont pas dupes, ils comprennent que ce sont souvent les Israéliens qui imposent aux américains les techniques et les formes, de négociations, les règlements intérimaires et puis, ce sont aussi eux qui ont imposé le sommet, sa date, ses modalités. A ne pas oublier non plus que l'équipe américaine est presque entièrement juive. Malgré tout, bien qu'en effet les Américains soient clairement plus proches des israéliens, Clinton résiste et tente le plus possible de faire pression sur les deux leaders de manière équilibrée. Les positions rigides palestiniennes sur la question de Jérusalem et du Haram l'irritent profondément néanmoins, il en vient même à faire du chantage à Arafat : soit il avance dans ses propositions, soit il risque de perdre la confiance et l'amitié du Président américain. De son côté, Arafat dit qu'il a les mains liées par la communauté Arabe sur le problème du Haram. Et puis Barak qui ne cesse son arrogance envers lui, et puis les colonies qui n'en finissent plus de se construire, et puis les sondages de plus en plus défavorables à Barak, que de raisons de sombrer dans le pessimisme pour le côté palestinien. Lors des négociations israélo-syriennes, par un jeu subtil d'encouragement, de stimulations, mais également de retraits, d'attaques, Barak espérait que Assad détournerait les yeux du problème territorial. Avec Arafat, Barak a cru que ce même système fonctionnerait et qu'Arafat bougerait ses pions en fonction de son jeu. En fait, parce qu'ils n'avaient pas la même vision stratégique, ou avaient d'autres intérêts que Barak avait sous-estimés, le jeu ne s'est pas déroulé de la manière prévue par Barak. Les négociations de Camp David ont échoué. La cause en est imputée à Arafat. Barak a besoin de cette accusation pour sauver sa peau de retour au pays. Les négociations ont échoué, oui, mais pas à cause de lui. « Arafat a eu peur de prendre les décisions historiques pour mettre un terme au conflit, ce sont les positions d'Arafat sur Jérusalem qui ont empêché la conclusion d'un accord annonce Barak à la presse. Et comme le sommet s'est déroulé selon le principe « rien n'est accepté jusqu'à ce que tout soit conclu », même les sujets sur lesquels les parties sont arrivés à un accord sont nulles et non avenues. Bill Clinton, en guise de soutien à Barak annonce lui aussi que les discussions ont échoué à cause d'Arafat. Arafat devient responsable de l'échec, ce qui précipita l'Intifada au yeux des israéliens et l'élection de Sharon « il a refusé l'Etat palestinien offert généreusement par Barak à Camp David pour déclencher une guerre de libération ». Pendant de longs mois ces accusations fausseront la perception des événements au Proche Orient. Or les négociations ne se sont jamais interrompues à Camp David, qui n'aura été qu'une étape dans le processus de paix. De plus, à aucun moment Arafat ne s'est vu proposer l'Etat palestinien sur plus de 91% de la Cisjordanie et cela sans que jamais lui soit reconnue la souveraineté complète sur les quartiers arabes de Jérusalem et sur le Haram. Par ailleurs, jamais les négociateurs palestiniens n'ont exigé le retour des 3 millions de réfugiés. Les chiffres discutés variaient de quelques centaines à quelques milliers de palestiniens autorisés à revenir avec l'autorisation Israël Intifada n'a pas non plus été déclenché par Arafat : le patron du Shin Beth, les diplomates américains et Clinton lui-même répétaient depuis longtemps qu'ils redoutaient une explosion de violence spontanée de la part de la population palestinienne excédée par l'accroissement des implantations, la multiplication des barrages, la baisse du niveau de vie... Il n'a fallu qu'un catalyseur : la visite de Sharon sur l'esplanade des mosquées, montrant bien que ce lieu était sous souveraineté

israélienne et comptait bien y rester. Qu'Arafat n'ait pas été mécontent du déclenchement de Intifada, c'est bien probable, elle lui a permis de reprendre un avantage stratégique au moment où sa position s'était considérablement affaiblie en raison du soutien accordé par les Etats-Unis et l'Europe à Barak. Il pensait aussi que la crise lui permettrait de recentrer les pays arabes sur le problème palestinien.

Commentaires a posteriori de Dennis Ross, négociateur américain sur Camp David : « je crois que notre plus grande erreur a été de laisser se créer un énorme écart entre la réalité sur le terrain et la réalité autour de la table des négociations. Les Palestiniens doivent cesser d'inciter à la violence. Ils doivent éduquer leurs enfants différemment. Les Israéliens doivent cesser de construire des implantations. Ils doivent cesser de démolir des maisons palestiniennes, de confisquer des terres, ils doivent changer d'attitude aux barrages. Les deux parties ont fini par comprendre qu'il fallait changer la réalité. Nous n'avons jamais rien fait pour préparer l'opinion à la paix. Soutenir les négociations vaille que vaille n'a rien apporté. Si cela était à refaire, je le ferais différemment. ». L'administration Clinton n'a pas réussi à conduire à son terme le processus politique qu'Yitzhak Rabin avait entamé sans aucune aide américaine. Pour n'avoir pas compris que la paix doit se faire d'abord entre les nations et non uniquement entre les dirigeants, le peace team et les négociateurs des deux camps ont conduit le Proche Orient vers l'enfer. C'est l'échec d'une politique, d'une diplomatie, d'une vision du monde. L'espoir de parvenir à un accord s'est évanoui. L'élection de Sharon a porté un coup fatal aux accords d'Oslo en particulier et aux négociations de paix en général.

En résumé, l'élément essentiel du malentendu concerne le Mont du Temple/Haram el Sharif: pour l'islam, il n'y a jamais eu de temple juif sur le Haram. Pour les Israéliens : les musulmans ont déjà La Mecque et Médine, qu'est-ce qu'ils vont encore nous emmerder avec Jérusalem ?

Juldu, automne 2002